

ÉLIE COUSTON



ENFANT D'AUVERGNE
IL RÉVAIT DE DEVENIR...
LE HUSSARD FLAMBOYANT

Première époque

Roman



Du même auteur :

Aux Éditions Persée

La bonté des anges et la main du diable, 2006

Horizons sauvages, 2007

L'homme qui tua le président, 2009

Aux éditions Mon Petit Éditeur

Le vallon du berger, 2012

EXTRAIT

Image de la couverture soumise à autorisation :

Charge du 2^{ème} Régiment de Hussard. Huile sur toile du peintre Eugène LELIEPVRE (né en 1908).

Le mot de l'auteur

Je me souviens... Lors de l'été 2009 j'attendais un élément déclencheur pour commencer l'écriture de cette fresque historique.

Il survint un jour par un heureux hasard de façon magistrale. Il s'inscrivit comme un éclair dans ma mémoire. Il était un écho abouti sortant de la bouche même d'un Auvergnat, et ce n'était que justice. Cela se passa au cours d'une sortie d'un groupe de cyclistes sur le plateau de la Margeride en Lozère. Tout en roulant au cœur d'un paysage sauvage et magnifique, Bob Baulieu, très amoureux de sa terre et de ses grandes valeurs, me conta de façon admirable l'histoire d'un arbre de la région ; pour quelle raison cet arbre qui fut planté par l'homme se trouvait presque toujours aux mêmes endroits (très près des fermes et des chaumières). Je découvrais une vérité toute simple, à savoir l'extraordinaire capacité de l'homme à s'adapter aux dures contraintes hivernales imposées par la nature, laquelle peut parfois donner à la terre d'Auvergne un visage d'une blancheur immaculée et d'une très grande froideur... à pierre fendre et à geler parfois les canards. C'était là, en ce

milieu magique et rude et à la fois, que ce fils de paysan devait sortir de son adolescence pour s'affirmer et devenir un homme, un glorieux hussard du 1er Empire.

Je remercie Bob pour la magnifique présentation de cet arbre très apprécié par les grives, ces belles querelleuses affamées avides de ses beaux fruits rouges. Il est un homme riche de la culture de sa belle région, imprégné aussi de la gratitude et du respect envers ceux qui luttèrent âprement contre l'adversité et les rudesses du temps, et qui donnèrent son grand souffle de vie à l'Auvergne.

« Il est toujours permis de croire en l'idéalisme et aux vraies valeurs humaines, que les hommes de bonne volonté se doivent de faire perdurer et de faire respecter. »

Préface

En l'an 1800, à l'aube du 19^{ème} siècle...

Il y eut la révolution et des destins d'hommes, dont celui d'un fils de paysan auvergnat qui devint l'un des cavaliers du 1er Empire qui parcoururent le monde avec un feu ardent coulant dans leurs veines. Il suivit sabre au clair le formidable mouvement déclenché par Napoléon, l'un des grands conquérants de l'histoire humaine, homme de guerre et le fondateur d'une société nouvelle.

L'Auvergne, avec ses valeurs, ses croyances, ses superstitions et ses légendes, et l'Ukraine, avec ses immenses steppes et ses fiers cosaques, furent les témoins de la vie de ce hussard, une vie traversée par la folie des hommes, les passions amoureuses et les intrigues.

Alors que je le voyais irrésistible et sincère dans ses sentiments, et sentant son esprit déborder de sa formidable aventure, je décidai de conter la vie de ce hussard, de ces cavaliers de légendes dévoués au 1^{er} Empire et à l'identité d'une nation.

« Lorsque les âmes ayant vécu au 1^{er} Empire ressurgissent du passé, elles peuvent être transportées par des vents étranges. Ces âmes, si paisibles et silencieuses, revivent alors leurs amours, leurs joies, leurs passions et les grands tumultes issus de la révolution française. Pour les imaginer et les entendre il suffit d'avancer vers le souffle qui les anime, et là, oui... tout devient alors possible... »

Les voici donc... Elles demeurent fortes de leurs cris et de leurs sentiments, de leurs souffles de vie traversant l'histoire des hommes. Elles sont la mémoire d'un passé parfois oublié, et les témoins de l'avènement des grandes valeurs de la jeune République de France...

Première époque

EXTRAIT

Un

Quelque part en Auvergne un beau jour de juillet 1794 sous un ciel lumineux, en milieu de matinée...

Après avoir avalé les derniers mètres de la grand-route, une douzaine de cavaliers et deux chars à foin vides déboulèrent à l'entrée du village. Ils stoppèrent leur course devant une grange commune située en face de l'atelier de Martial Delaforge le forgeron, un homme très robuste, fait pour marteler le fer et l'acier sur l'enclume mais pas méchant pour deux sols. Sans perdre de temps, ils bousculèrent les paysans qui voulaient les empêcher de charger le foin qui venait d'être fauché sur le versant sud du volcan endormi. Deux ouvertures du grenier furent ensuite rapidement ouvertes. Elles servirent à faire chuter au pied de la grange, une grande partie du fourrage stocké pour le bétail, et la totalité des bottes de blé. Ces cavaliers, qui faisaient partie d'une bande de soudards écumant la région, étaient emmenés par un homme assez grand et dont le visage était ravagé par une ancienne vérole ; le dénommé Coudal, très nerveux et impatient, affolait sa troupe. Il vociférait de sa voix puissante et tenait dans ses mains un pistolet et une épée. Un

vieillard, outré par le comportement des brigands, bâtonna l'un d'eux en hurlant : « *Partez voleurs de blé ! Allez..., chassons les voleurs de blé !* ». L'homme au visage grêlé lui transperça la jambe d'un coup d'épée porté droit. Le vieux paysan hurla de douleur en se tenant la jambe, puis il s'écroula sur le sol. Il tenta de s'opposer au chef des brigands ensuite, en rampant comme il le pouvait sur la terre battue de la rue, mais en vain. L'homme, qui avait le regard d'un tueur, lui traversa sans sourciller l'abdomen d'un second coup d'épée, en lui souriant. Un jeune homme de dix-huit ans, accompagné par son jeune frère, s'interposa en voyant le vieillard agoniser.

– Lâche, hurla-t-il, laisse-le ! Tu frappes un vieillard qui n'a qu'un bâton à t'opposer !

– Jeune fou, tu veux crever toi aussi ?

– Ce sera moins facile avec moi mécréant !

Étant bien bâti et très agile, le jeune téméraire avait de l'énergie à revendre. D'ailleurs il parvint, à force de se déplacer et de batailler avec ses poings, à faire reculer trois soudards qui lui faisaient face, pendant que son jeune frère, un garçon d'une douzaine d'années à peine, jetait des pierres sur les brigands. L'un d'eux, excédé par la belle résistance du jeune homme, lui entailla le dos d'un coup de sabre porté par l'arrière. Les brigands voulaient aller vite. Leur chef, furieux et très contrarié, fit un nœud coulant à l'extrémité d'une des cordes posées sur le charroi et le passa au cou du jeune récalcitrant, lequel, sérieusement blessé, n'opposait plus aucune résistance. Il eut tout juste la force de s'adresser à son frère.

– Va-t'en... ! Quitte ce lieu maudit ! Que Dieu te protège de la violence...

L'homme au visage grêlé et un de ses hommes tirèrent la corde fixée sur la poulie et l'attachèrent à un anneau fixé dans le mur de la grange. Le corps du jeune homme imprudent s'éleva en se balançant. Il n'eut pas le temps de crier, car la mort qui l'attendait lui arracha presque aussitôt son dernier souffle. Son jeune frère hurla :

– Baptiste... nooon ! Arrêtez !

Les soudards riaient et se pâmaient de plaisir en voyant le corps du malheureux tournoyer en heurtant le mur de la grange. Dès lors, aucun d'eux ne vit le jeune adolescent s'emparer d'un piquet de métal et se jeter en hurlant sur le premier venu. Il lui perfora le thorax d'un seul coup. Le brigand se pencha en avant, lentement, sous les yeux médusés de ses complices, puis tomba et se coucha sur le côté. Il avait les yeux révulsés et profondément étonnés ; il voyait peut être les portes de l'enfer s'ouvrir devant lui. Deux hommes happèrent le jeune garçon et le rouèrent de coups, tandis que leur chef faisait un nœud coulant à la seconde corde de chanvre. Il le saisit ensuite par les cheveux et lui passa la corde au cou comme à son frère, en lui criant :

– Tu vas rejoindre ce jeune fou en enfer ! Deux pendus dans une seule journée, ce n'est pas pour me déplaire !

Un attelage tiré par deux chevaux survint à ce moment précis. L'homme qui le dirigeait l'arrêta devant la grange. Il se dressa sur le marchepied. Il portait de très beaux vêtements, dont une redingote et un haut de forme de qualité. Il avait aussi une façon particulière de se tenir droit, altière et très distinguée. Il avait l'allure d'un seigneur. Il était un seigneur.

– Ça suffit ! cria-t-il à l’homme au visage vérolé. Vous n’allez pas tuer un enfant ! Livrez plutôt la marchandise, c’est plus urgent !

Le chef des soudards acquiesça sans discuter. Il lâcha sa prise. L’enfant tomba au sol. Il était vivant mais mal en point. Il ne gémissait même pas, c’était à croire qu’il était fait de la dureté des roches des volcans.

L’homme fouetta ses chevaux. Le coche s’ébranla, tourna sur la place du village, repassa devant les chars à foin, et disparut au bout de la grand-route dans un nuage de poussière.

Le bourreau du vieillard et du jeune homme n’en resta pas là. Il vociféra.

– Morveux, ne pas te tuer ne m’empêchera pas de te punir. Tu vas te souvenir de moi...

Il saisit à nouveau l’enfant par les cheveux et le traîna jusqu’à la forge du maréchal-ferrant. Il s’arrêta devant l’entrée et dit à ce dernier :

– Je sais que c’est toi qui marque les chevaux du comte. Chauffe le fer qui porte son nom !

Delaforge savait ce que voulait faire le chef des brigands. Il eut un haut le cœur.

– Non... je refuse.

– Mais si, mais si ! hurla le brigand. Tu vas marquer ce fils de bouseux !

La stature imposante de Delaforge ne dérangeait nullement le mercenaire. L’homme était un bretteur redoutable, et le maniement de l’épée ou du sabre n’avait plus aucun secret pour lui, alors que le forgeron n’était qu’un travailleur acharné à la forge, au marquage et au ferrage des bêtes, et à l’entretien des carrioles et autres charrettes des paysans. Il

réalisait aussi des armes de qualité, épées, sabres, fléaux, lances, à la demande pressante de certains hommes d'armes, contre monnaie trébuchante évidemment ; c'était alors dans l'art qu'il excellait, et les pièces personnalisées qu'il créait portaient sa signature.

Tandis que le visage du mercenaire changeait de couleur, il confirma son refus d'une voix calme, très sûre d'elle.

– Non, je ne ferai jamais ça sur un être humain, ce serait faire insulte à mes aïeux forgerons.

Le mercenaire perdit très vite patience.

– Obéis chien, ou je te tue et le marque moi-même ! lui brailla-t-il en sortant à nouveau son épée du fourreau, une épée forgée par Martial alors qu'il était apprenti, à dix ans déjà, et qui fut ensuite terminée par son père.

– J'ai dit non...

Le mercenaire fit deux pas en avant et le piqua au niveau de l'aine. Martial Delaforge tituba et s'écroula en se tenant le bas-ventre. Son sang s'écoula lentement et colora sa chemise blanche. Son bourreau, toujours enclin à la colère, le gratifia de quelques coups de pieds, en lui criant :

– Crève vilain, nous trouverons bien un nouveau forgeron ! Crois-moi, en apprenant pour quelle raison tu es mort ton remplaçant deviendra très obéissant ! Sur ce, l'homme se saisit de la tige d'acier et la posa sur les braises rouges, au cœur du foyer de la forge.

Le jeune garçon n'était pas tout à fait inconscient. Un peu de sang coulait au bord de ses lèvres. Il semblait défier le mercenaire du regard. Il n'avait pas peur. Son frère était mort, et lui qui était destiné à

rester vivant se projetait déjà dans un avenir proche, où Dieu le Père lui causerait du glaive de la vengeance ; c'était ce que son âme chavirée souhaitait.

Au bout d'un instant, le soudard retira le fer du brasier. Il n'était pas suffisamment rougi pour pénétrer la chair. Un souffle passa dans la forge, celui de Vulcain qui murmurait : « *N'est pas forcément bon forgeron qui veut, cela ne suffit pas, il faut avoir la force et le bon esprit, et apprendre pour cela !* » En fait, le mercenaire paraissait pressé d'en finir avec le jeune garçon. Il lui arracha sa chemise, et pendant que deux de ses hommes le maintenaient plaqué sur le sol, appliqua le fer sur son épaule dénudée en lui criant : « *Tu m'appartiens fils de bouseux ! Pour la vie ! Ah ! Ah ! Ah !* ». Tandis que deux femmes priaient près du lavoir en tournant le dos à la scène, un cri de bête traversa la rue du village. Il n'en finissait pas de durer. Il était une plainte d'une profondeur innommable. Tandis qu'une forte odeur de chair brûlée s'échappait de la forge, une vapeur blanche monta jusqu'à la toiture de l'atelier. Les deux brigands qui tenaient le jeune garçon desserrèrent lentement leur étreinte. Le bourreau jeta le fer dans le brasier. La tige rebondit sur le rebord et tomba à terre.

Les brigands perçurent sur le visage du jeune adolescent l'expression d'une immense douleur, mais aussi une lueur étrange dans son regard. On eut cru qu'il s'agissait d'une lueur sauvage qui transpirait une haine féroce et une grande certitude. L'enfant se jurait qu'il n'oublierait jamais le visage de l'homme qui tua son frère et le vieil homme courageux, et qui posa sur son épaule le feu de l'enfer.

Le chef des brigands et ses hommes montèrent à cheval. L'un de ces derniers lui dit :

– Le gamin est mal en point. Peut-être bien qu'il passera de l'autre côté.

– Qu'il crève alors, lui dit l'homme au visage grêlé, ça fera un bouseux de moins. Ne dit rien au comte sinon je te tue ! Allez... en route, le comte nous a promis une bonne mangeaille pour ce soir !

Les deux chars à foin s'éloignèrent, les cavaliers de l'enfer également. À l'entrée du village les femmes pleuraient, les hommes battus et le forgeron gémissaient. C'était la désolation. L'action avait été soudaine, tragique et violente. Les pauvres paysans, appelés gueux, bouseux ou vilains par les brigands et par les royalistes leurs pires ennemis, n'avaient aucune chance de lutter contre les hommes en armes, lesquels étaient aguerris et habitués aux coups durs.

Une charrette apparut un peu plus tard. Elle s'arrêta devant la grange. Un homme âgé en descendit. Il était très mince et n'était pas très grand. Il avait une chevelure très longue et blanche qui contrastait avec l'étonnante agilité qu'il avait, et une barbe lui recouvrait une grande partie de son visage. Il eut du mal à couper la corde du pendu qu'il déposa doucement sur le sol. Il dit en pleurant :

– Baptiste... Baptiste ! Mon Dieu... ces salauds l'ont tué !

Il alla à la forge ensuite, et se pencha vers le forgeron. Il examina sa blessure, puis il posa sur le point de pénétration de l'épée une étoffe blanche assez épaisse, qu'il comprima pendant quelques secondes.

Il dit à Delaforge qu'il connaissait très bien :

– Tu es courageux, tu as risqué ta vie pour mon neveu.

L'homme répondit en grimaçant de douleur :

– J'aurais été surtout un lâche de le marquer au fer rouge. Baptiste... Baptiste...

– Il n'est plus mon Dieu... Tu as refusé de marquer la chair de mon neveu, tu iras au paradis pour cela.

– J'y vais tantôt mon bon ami, l'épée m'a traversé le corps.

– Tu te remettras, la lame n'a pas traversé ton flanc. Nous allons aussi veiller à te remettre très vite sur tes pieds.

– Oui... ? murmura Martial pas très convaincu.

– Oui. Martial, il n'y a pas de meilleur forgeron que toi à dix lieues à la ronde. Nous avons besoin de toi. Et puis... nous t'aimons aussi.

Le forgeron prononça quelques mots hésitants.

– Moi aussi... je vous... aime.

Le vieil homme laissa le forgeron. Il chargea le corps de son neveu sur ses épaules et le déposa sur la charrette en disant aux cieux :

– Dieu tout puissant, où étiez-vous donc ? Par votre faute Blanche va mourir de chagrin !

Il se dirigea vers son autre neveu marqué au fer rouge ; ne tenant plus il hurla aux villageois présents sur la place :

– La République n'a pas de quoi être fière de vous ! Bande de lâches, il vous a manqué du courage et de la détermination... !

En voyant le corps du vieillard et les villageois qui avaient été rossés par les brigands, l'homme à la

longue chevelure blanche remballa sa colère. Il murmura :

– Que Dieu vous pardonne vos faiblesses...

Il releva le jeune garçon et le porta dans ses bras. Il lui prononça des mots emplis de fierté et de prémonition :

– Mon neveu, tu es devenu un homme aujourd’hui, et je sais une chose, que le ciel t’a choisi pour châtier un jour ces chiens.

L’enfant qui gémissait le regarda. Ses yeux, restés jusque-là secs face à l’horreur et à l’odeur de la mort, s’inondèrent de larmes, puis, emporté par la douleur et l’émotion, il perdit connaissance.

– Oui, ce jour viendra... dit l’homme à la longue chevelure blanche.

Une cinquantaine de corbeaux survolèrent le toit de l’église en croassant très bruyamment. Ils étaient noirs comme la mort et hideux comme des démons, et leurs ombres, silencieuses et irrévérencieuses, rassemblées en une immense nuée sombre, filaient en voilant la lumière des cieux. Le ciel dans lequel ils évoluaient eut beaucoup de mal à les accepter ; que son bleu pâlit au point de noircir et de rugir ne surprit personne. Ces diables de corbeaux étaient de bien mauvaises taches en son immensité, des oiseaux de mauvais augure.

Deux

Cinq ans plus tard, le 14 septembre 1799, au Chambon, à une chevauchée du même village...

À la pointe de ce joli petit hameau auvergnat, une ferme. L'aube pointait à peine. Jean Mahut était posté sous une futaie en bordure d'un sentier, à une vingtaine de mètres du poulailler adossé contre le mur de la ferme. L'air, froid et humide, lui piquait les doigts. Il serrait la crosse du fusil que venait de lui remettre son père.

Quel grand honneur ! C'était la première fois que Joseph Mahut autorisait son fils à chasser seul avec le fusil que lui avait offert son frère aîné Jean Baptiste, un vieux modèle 1777 que ce dernier avait subtilisé à l'armée royale et transformé en fusil de chasse.

Jean était très fier. Il savait que de lui accorder une telle confiance à dix-sept ans à peine (il vit le jour le 4 septembre 1782 dans la maison de la Béate¹ du

¹ Une béate est membre d'une institution créée par Anne-Marie Martel, ponote du XVII^e siècle. Les béates, jeunes filles laïques ayant des rudiments de lecture, écriture, mathématiques, avaient un rôle social au sein des villages : elles tenaient le rôle

village), était le signe d'une certaine reconnaissance de sa maturité, mais aussi celui de la transmission d'un témoin. Jusque-là Jean ne s'occupait que de poser et de relever les pièges, et de tirer le gibier avec ce fusil, mais seulement en présence de son père Joseph.

Joseph Mahut était rentré à la ferme après avoir traversé une période très difficile de sa vie. Dès l'amorce de la révolution, et subjugué par les exploits guerriers des Sans-Culottes, il était devenu un patriote acharné. Il avait pourtant combattu comme beaucoup d'hommes de la terre, sous la contrainte parfois, pour l'honneur et le prestige du Roy, mais il y avait encore après cela la dîme, les services d'allégeance dus au seigneur de la région, les jours de domesticité de plus en plus nombreux, et les prélèvements de blé, de porcs, de volailles et autres denrées essentielles à la vie de la ferme. Ceux qui tentaient de contester ou de résister étaient battus, ou parfois perdaient la vie.

Pour Joseph, cela faisait beaucoup trop de privations accumulées depuis plusieurs générations. Il fallait que cela cesse. Il se souvenait de sa jeune sœur qui mourut de la famine à trois ans à peine, et de son père qui purgea deux années de prison pour avoir caché du blé. Le père de Jean avait donc quitté le hameau et participé à la prise de la Bastille, puis plus tard à celle des Tuileries. Il avait fait preuve de grande vaillance, avec comme armes sa fourche et sa hache uniquement, deux outils de la terre qu'il maniait très bien. Joseph Mahut n'était point paysan

d'institutrices, de catéchistes et d'infirmières, sous l'autorité du curé. Elles étaient répandues dans plusieurs départements du Midi, surtout dans la Haute-Loire.